

Gustave Le Rouge

LE
MYSTÉRIEUX
DOCTEUR
CORNÉLIUS

Aventures & Mystères

Éditions Manuclus

Aventures & Mystères
Collection dirigée par Mathilde Ribot

LE MYSTÉRIEUX DOCTEUR CORNÉLIUS

Gustave Le Rouge

LE MYSTÉRIEUX DOCTEUR CORNÉLIUS

ÉPISODES 11 ET 12

CŒUR DE GITANE

LA CROISIÈRE DU GORILL-CLUB



Festina Lente

Éditions Manucius

Extrait de la publication

Couverture: photographie originale © Jean-Jacques Gonzales

© Ayants-droit de Gustave Le Rouge. Droits réservés.

© Éditions Manucius, 2007

9, rue Molière - 78 800 Houilles

www.manucius.com

ONZIÈME ÉPISODE

CŒUR DE GITANE

CHAPITRE PREMIER

T.S.F

Dix heures du soir venaient de sonner à peine distinctes dans l'épais brouillard qui ensevelissait, comme d'un linceul d'ouate grise, les docks, les édifices et les navires du port de Vancouver.

La ville déjà livrée au sommeil, les quais déserts étaient plongés dans le silence.

C'est à travers la solitude des rues où, dans l'épaisseur de la brume, il était à peine possible de reconnaître son chemin qu'une dizaine d'hommes se hâtaient, s'arrêtant de temps à autre pour déchiffrer les inscriptions placées à l'angle de chaque voie et difficilement lisibles sous le halo bleuâtre des becs électriques.

Ces étranges promeneurs étaient tous uniformément vêtus de cabans de gros drap et chacun d'eux portait à la main une valise. C'étaient assurément des voyageurs, mais si quelque curieux se fût avisé de les espionner, il eût été fort surpris de voir qu'ils tournaient le dos à l'importante gare du Canadian Pacific

Railroad et qu'ils s'éloignaient des quais où sont amarrés les paquebots en partance pour le Klondike, le Japon et les Grandes Indes.

Bientôt, ils laissèrent derrière eux les dernières maisons de la ville dont les lumières n'étaient plus qu'une tache blafarde dans les ténèbres humides, et ils longèrent la côte basse et sablonneuse où soufflait un vent glacial et où venaient déferler les lames du Pacifique.

Jusqu'alors ils avaient marché sans prononcer une parole; mais, arrivés devant un bouquet de sureaux et de saules nains qui semblait leur servir de point de repère, ils firent halte et se réunirent en cercle pour tenir conseil.

– Je me demande un peu où l'on va nous emmener, murmurait un homme d'une colossale stature, un véritable géant, à un maigre personnage sur l'épaule duquel il s'appuyait familièrement.

– Je n'en sais rien, mon brave Goliath, répondit l'autre, mais tout cela me semble, en effet, assez mystérieux!

– Qu'est-ce que cela peut faire? dit un troisième, puisque nous sommes payés d'avance.

– D'ailleurs, interrompit une jeune fille à la voix grêle et perçante, c'est notre ami Oscar Tournesol, le sympathique bossu, qui nous a engagés dans cette affaire et il est incapable de nous jouer un mauvais tour.

– Possible, grommela le géant Goliath, mais il fait un froid de chien et, avec cette brume, du diable si nous sommes capables d'apercevoir le signal!

– Heu! heu! toussota une voix plaintive, je boirais bien un verre de gin pour me réchauffer! Tu aurais dû emporter une gourde de voyage, ma petite Régine.

– Vous boirez tout à l’heure, Mr. Sleary, un peu de patience!

– Le signal, cria tout à coup Goliath; et, de sa main énorme, il montrait, dans la nuit livide, une tache lumineuse qui semblait grandir en se rapprochant.

Aussitôt, Mr. Sleary tira de sa poche une lanterne électrique dont il fit jouer le commutateur. Une vive lumière éclaira la grève déserte et la vague écumeuse et grise.

Deux minutes s’écoulèrent, puis le signal ayant sans doute été aperçu, la lumière lointaine disparut brusquement et aussitôt Mr. Sleary éteignit lui-même sa lanterne.

Dix minutes plus tard, le bruit cadencé des avirons se faisait entendre et une yole, montée par quatre rameurs, venait s’échouer doucement sur le sable; au gouvernail était assis un personnage chétif, légèrement bossu qui, tout de suite, sauta à terre et mettant un doigt sur ses lèvres:

– Pas de bruit, fit-il, que tout le monde embarque dans le plus grand silence! Il est très important que personne ne vous voie et qu’aucun policeman, aucun douanier ne s’avise de vous demander où vous allez!

Tous parurent comprendre la valeur de cette recommandation et ce fut sans prononcer un mot que la petite troupe prit place sur les bancs de la yole.

Régine s'était assise aux côtés du bossu et se serrait frileusement contre lui.

Tout le monde étant embarqué, les rameurs se courbèrent sur leurs avirons et la légère embarcation, si chargée qu'elle enfonçait presque jusqu'au bordage, fila entre les hautes vagues.

Fouillant les ténèbres de ses prunelles aiguës, le petit bossu corrigeait de temps en temps la direction d'un coup de barre, guidé à travers le brouillard par les appels stridents d'une sirène à vapeur.

À mesure qu'on s'éloignait du rivage, les vagues devenaient plus hautes et, de temps en temps, déferlaient sur la yole et couvraient ses passagers d'un nuage d'écume. Le bossu voyait grelotter Régine à côté de lui. Enfin, la masse sombre d'un navire à la mâture élancée se profila dans la nuit; la yole accosta par la hanche de tribord, un escalier mobile fut jeté et bientôt les passagers montèrent un à un sur le pont du navire.

Un personnage luxueusement vêtu d'une pelisse de renard bleu et coiffé d'un bonnet de la même fourrure accueillit les nouveaux venus et les fit entrer dans un confortable salon meublé d'un divan circulaire et d'une vaste table de roulis où se trouvaient disposés tous les éléments d'une collation.

– Messieurs, dit-il quand chacun eut pris place, permettez-moi de vous faire les honneurs du yacht l'*Ariel*, qui doit nous conduire à notre destination. Pendant que vous prendrez un grog bien chaud, ce qui n'est pas une précaution inutile par ce terrible

brouillard, je vous expliquerai le but d'un voyage qui doit vous sembler à tous quelque peu mystérieux!

– Heu! heu! milord, dit Mr. Sleary, je crois, en effet, qu'un grog bien chaud est une précaution indispensable, heu! heu! Mais nous vous écoutons, milord!

Le gentleman au bonnet de fourrure se débarrassa de sa pelisse, choisit dans une boîte un cigare de La Havane bien sec qu'il alluma tranquillement, puis, au milieu d'un silence attentif il commença en ces termes:

– Je me nomme, comme vous le savez, lord Astor Burydan, et ma principale occupation est de dépenser, de la façon la plus intéressante qu'il soit possible, l'immense fortune que je possède. Je n'ai jamais reculé devant aucune excentricité pourvu qu'elle soit amusante, et c'est sans doute ce qui m'a valu, aussi bien en Amérique que sur le vieux continent, le populaire surnom de milord Bamboche.

Et lord Burydan, avec une grande clarté d'expressions et un grand luxe de détails, raconta comment il avait fait naufrage dans une île inconnue qui servait de repaire aux tramps et qu'ils appelaient entre eux l'île des pendus. Là on l'avait gardé captif de longs mois, ainsi qu'un vieux savant français; le célèbre Prosper Bondonnat et un brave Peau-Rouge nommé Kloum.

L'excentrique et Kloum avaient réussi à s'évader dans un aéronef, construit d'après les données de M. Bondonnat, mais le vieux savant était demeuré prisonnier des bandits.

– Vous devez comprendre, conclut lord Burydan après un long récit de ses aventures que, désormais, je n’ai et ne puis avoir qu’un but : délivrer M. Bondonnat, exterminer les habitants de l’île des pendus. C’est pour atteindre ce but que j’ai fait construire dans le plus grand secret ce yacht, l’*Ariel*, à bord duquel nous nous trouvons. Il est monté par quatre-vingts hommes d’équipage et formidablement armé.

Les assistants avaient suivi avec un vif intérêt le récit du noble lord, ils commençaient à entrevoir la vérité.

– Mes amis, continua-t-il, lorsque, à San Francisco, je vous ai dit que j’avais le caprice d’être imprésario, je vous ai trompés ! La vérité est que j’ai eu l’idée d’utiliser vos talents d’acrobates pour faire le siège de la capitale de la Main Rouge. C’est à vous de me dire maintenant si cette entreprise vous convient ! Ceux auxquels il répugnerait de m’accompagner n’ont qu’à le dire. Ils vont être immédiatement reconduits à Vancouver après avoir, bien entendu, comme cela est légitime, touché l’indemnité convenue. Que ceux qui veulent rester en Amérique lèvent la main !

Personne ne bougea.

– Milord, dit le géant Goliath prenant la parole au nom de tous, personne ne veut vous quitter, vous avez été notre bienfaiteur, nous sommes prêts à vous suivre partout où il vous plaira de nous conduire. Et s’il y a des dangers à courir, tant mieux ! Nous sommes des artistes et nous aimons les entreprises nobles et aventureuses !

Un sourire de satisfaction s'esquissa sur la physiologie de l'excentrique. Il se préparait à répondre, mais le petit bossu ne lui en laissa pas le temps.

– Mes chers camarades, s'écria-t-il, je n'en attendais pas moins de votre courage! Vous soutenez l'antique renommée du Gorill-Club dont nous sommes tous fiers de faire partie. Avec votre collaboration précieuse, nous sommes sûrs de triompher!

Et, interpellant tour à tour chacun des artistes, il ajouta:

– Il faudra que la garnison de l'île des pendus soit vraiment forte, vraiment rusée, pour résister à une armée qui va compter dans ses rangs Goliath, l'homme le plus fort de l'univers, qui brise d'un seul coup des chaînes d'acier comme si ce n'étaient que des fils d'étoupe; Goliath dont les biceps ont un mètre de tour! Goliath qui, les jarrets suspendus à un trapèze, enlève avec les dents un cheval et son cavalier!...

«Fulgaras, l'*acrobate salamandre*, la *torche humaine*, aussi à l'aise au milieu des flammes que si c'était son élément naturel!...

«Bob Horvett, le nageur émérite, surnommé *le Triton moderne*!...

«Romulus, l'*obus vivant*, qui se fait charger dans un canon et, projeté dans les airs par l'explosion, saisit au vol un trapèze!...

«Nos camarades Makoko et Kambo, aussi robustes et aussi agiles que les gorilles et les orangs-outangs dont ils empruntent le costume!...»

Le bossu fut plusieurs fois interrompu par des applaudissements frénétiques et des toasts portés en l'honneur de milord Bamboche. Mais, pareil au héros du vieil Homère, il tenait à faire une complète énumération des paladins du Gorill-Club.

– Comment, continua-t-il, la Main Rouge résisterait-elle à la dextérité de notre ami Matalobos, le fameux prestidigitateur, qui mettrait dans sa manche, s'il lui en prenait envie, un cheval et son cavalier, une locomotive ou un troupeau de moutons?... Au Chinois Yan-Kaï, le tireur au coup d'œil infallible? Au clown Robertson, aux jarrets d'acier, aux muscles de caoutchouc, capable de franchir d'un seul bond les fossés et les ponts-levis?

Oscar Tournesol présenta de la même façon élogieuse le clown Bombridge, professeur d'acrobatie, le maître et l'exemple de toute cette lignée d'artistes et le manager Mr. Sleary, le fondateur du Gorill-Club et le directeur de la troupe.

À ce moment, les acrobates s'aperçurent que le yacht était agité d'un violent mouvement de roulis et de tangage et que la trépidation des machines augmentait.

Lord Burydan eut un sourire.

– Oui, mes amis, dit-il, l'*Ariel* est déjà en route vers l'île des pendus. Pendant que vous écoutiez Oscar, j'ai crié un ordre au mécanicien par le tube acoustique. On a, pour gagner du temps, coupé les amarres et dans trois quarts d'heure nous aurons perdu de vue la côte américaine.

«J'avais mes raisons pour que notre départ s'opérât dans le plus grand mystère! J'ai fait annoncer dans les journaux que je me rendais en Angleterre; j'ai même fait prendre un billet en mon nom sur un paquebot de New York. Enfin, depuis huit jours, personne ne m'a vu. Je pense, grâce à toutes ces précautions, avoir échappé aux espions de la Main Rouge. Il était de la plus haute importance qu'ils ne connaissent pas notre départ. Maintenant, je suis sûr de les avoir dépistés!»

– D'ailleurs, reprit Oscar, nous ne sommes pas seuls à tenter cette expédition! C'est demain, vendredi 13 janvier, que part de San Francisco un yacht plus puissant et mieux armé que celui-ci, la *Revanche*. Il est équipé par les soins du milliardaire Fred Jorgell et doit rester, grâce à la télégraphie sans fil, en constante communication avec nous. Vous voyez que, dans ces conditions, les risques sont de beaucoup diminués et le succès certain.

– Vous comprenez, maintenant, reprit lord Burydan, la raison qui m'a empêché d'emmener avec nous les dames du Gorill-Club, miss Winy, l'équilibriste, la belle Nudita et les charmantes écuyères Olga et Isabelle...

Lord Burydan s'était interrompu et son visage exprimait un certain mécontentement; il venait d'apercevoir la blonde Régine Bombridge qui, jusqu'alors, s'était dissimulée derrière la vaste carrure du géant Goliath.

– Je vois, dit l'excentrique, qu'une de ces dames a trouvé bon de passer outre et de s'embarquer en fraude!

Miss Bombridge s'était levée toute confuse.

– Milord, murmura-t-elle d'une voix émue, j'espère que vous voudrez bien me pardonner cette supercherie, mais je n'ai pas voulu me séparer de mon père. D'ailleurs, je passe pour une écuyère habile et je pourrai, j'espère, vous rendre des services. Enfin, si je ne suis bonne qu'à cela, je remplirai les fonctions d'infirmière. Ce sera moi la Croix-Rouge et je soignerai les blessés.

– Espérons qu'il n'y en aura pas, dit lord Burydan qui avait fini par prendre son parti de la présence de la jeune fille à bord.

– Puis, ajouta le bossu avec vivacité, il serait bien difficile de renvoyer mademoiselle, maintenant que l'*Ariel* est en marche.

– Lord Burydan acquiesça de bonne grâce.

Aux regards qu'échangeaient le bossu et la petite écuyère, il avait compris qu'Oscar n'était pas étranger à la supercherie qui avait permis à la jeune fille de se glisser parmi les membres de l'expédition.

À ce moment, un grand barbet noir aux poils frisés vint se jeter impétueusement sur les genoux d'Oscar et le couvrit de caresses.

– À bas, Pistolet, dit lord Burydan, en caressant le fidèle animal, va plutôt me chercher Kloum!

– Oui; ajouta Oscar en regardant le chien d'une certaine façon, va trouver Kloum et dis-lui de venir!

Pistolet s'élança, rapide comme une flèche, et revint bientôt suivi du Peau-Rouge, impassible et grave à son ordinaire.

– Kloum, dit lord Burydan, comme il n'est pas loin de minuit, je pense que ces messieurs seraient peut-être bien aises d'aller se reposer. Veux-tu, s'il te plaît, les conduire à leurs cabines!

Cette proposition fut accueillie avec joie, car tous étaient plus ou moins fatigués. Les uns après les autres, les acrobates prirent congé du lord excentrique. Bientôt tout le monde dormit sur l'*Ariel*, et l'on n'entendit sur le pont du yacht que le pas monotone des hommes de quart et la trépidation des machines mêlés aux sifflements de la bise et au grincement mélancolique des cordages sur leurs poulies.

La nuit s'écoula sans incident. Le lendemain, en montant sur le pont, lord Burydan trouva tous ses passagers acrobates déjà levés et s'amusant des ébats d'une troupe de marsouins qui suivaient le navire en faisant la roue; le brouillard était moins épais que la veille, l'*Ariel* faisait route sur une mer grise, sous un ciel pâle, qui semblait présager quelque averse de neige. D'ailleurs le froid n'était pas excessif. En somme, c'était un temps excellent pour une navigation paisible.

Lord Burydan présida lui-même le repas pris en commun dans la salle à manger du bord et il en profita pour expliquer divers plans d'attaque qu'il avait formés, et pour montrer à ses alliés une carte de l'île des pendus, dressée de souvenir, et qui devait être à peu près exacte.

Acrobates et clowns montraient d'ailleurs un excellent appétit et s'accommodaient parfaitement du